

Do we still need inspiration? Scriptures and Theology. International Symposium.

Université catholique de Louvain (16-17 mai 2022)

Le 16 et le 17 mai s'est tenu à la faculté de théologie de l'UCLouvain un symposium, qui a réuni théologiens et exégètes de différentes nations et de différentes fois autour de la question « Do we still need inspiration? » afin de dégager quelques éléments de la notion d'inspiration et de sa valeur théologique face aux défis de la critique biblique et de l'herméneutique d'aujourd'hui.

Suite à une petite introduction de Mehdi Azaiez (UCLouvain), la première journée s'articule autour la thématique de l'« écriture inspirée ». La matinée porte sur la relation entre la théologie et la pluralité textuelle. Dans ce cadre, Emmanuel Durant (Université de Fribourg) montre d'abord la pluralité et des réactions face aux textes bibliques (prière, lamentation...) et des textes bibliques, leur-même. Ceux-ci répondent en effet à différentes voix : celle de Dieu, celle des auteurs et/ou celle des interprètes. Il propose trois différents mouvements ou processus : (I) *kenosis*, la Parole de Dieu qui devient parole humaine, puis tradition écrite, exposée à la subjectivité des différents lecteurs ; (II) *conversation* entre les paroles dites et les réponses humaines, qui deviennent vie partagée et qui amènent à la méditation et à l'accomplissement de la conversation entre Dieu et l'humanité (théologie fondamentale de l'Écriture) et, de cette manière, à une réflexion sur les différentes réponses humaines ; (III) *embodiment*, la valorisation des Écritures comme étant un corps (*body*) avec un system interne et des limites externes à lire à travers l'intertextualité. Ces étapes amènent à la figure du Christ et à une synthèse paradoxale, qui toutefois est encore intermédiaire, car elle attend une réalisation ultime. De cette manière, cette pluralité et cette complexité des Écritures amènent à se mesurer avec Dieu.

Konrad Schmid (Universität Zürich) poursuit la matinée en se focalisant sur la théologie dans et de la Bible hébraïque (BH). Il commence donc par une définition de « théologie » et par son histoire à partir de Platon jusqu'à nos jours en différenciant entre les auteurs chrétiens et juifs. Puis, il se focalise dans la « théologie » de la BH, considérée comme une théologie implicite, dans le sens qu'elle propose une réflexion et interprétation d'un phonème religieux et/ou d'une déclaration religieuse. Pour montrer ceci, il propose d'abord un exemple de micro-théologie, tiré de Gen 18,6, où les rédacteurs, à travers le terme *solet* (farine fine), font allusion au règlement de Lv 2,1. Il poursuit avec un exemple de macro-théologie de Dt 34,7. Ici la mort de Moïse avant d'entrer dans la terre promise à 120 ans peut être liée à Gn 6,3, à indiquer que Moïse meurt, car il a atteint la limite fixée par Gn 6,3 ; ou à Nm 20,12, où Moïse ne peut pas

rentrer dans la terre promise, car il n'a pas cru que Dieu puisse faire couler de l'eau d'un rocher ; ou encore à Dt 1–3, où la culpabilité de Moïse liée au fait d'être un membre du peuple est soulignée. En partant d'une autre ambiguïté textuelle (Prov 26,4-5), Schmidt propose une lecture stéréométrique, à savoir une lecture qui transcende la compréhension du texte dans une nouvelle dimension. Dans ce sens, la lecture de la BH demande une grande ouverture pour percevoir toute sa complexité et sa multiplicité de facettes, ce qui rend toutefois la BH si intéressante et importante au fil des siècles.

La matinée se conclut avec les réponses des doctorants, membres du groupe de recherche. Les doctorants exégètes proposent une lecture précise des différentes théologies retrouvées dans 2Rois 21 et dans 2Chr 33, les deux textes traitant de l'histoire de Manassé. Si dans le livre de 2Rois, Manassé est présenté de manière négative, en 2Chr Manassé se repente après sa délivrance, en devenant ainsi un personnage plus positif et en affirmant de telle manière le principe propre de 2Chr de la rétribution. Ensuite, les doctorants théologiens élaborent en deux étapes la question de la « respiration » des Écritures. En effet, pour que l'« inspiration » (révélation de Dieu) puisse réellement exister, il est nécessaire aussi une « expiration », une remise au Père à travers des paroles humaines et historiques. Ils soulignent cette dynamique, en s'appuyant sur l'idée de Karl Barth, que les Écritures elles-mêmes ne sont pas exactement Parole de Dieu mais « témoins » de la Parole de Dieu et, par conséquent, déjà « paroles humaines et historiques ». Puis ils proposent une mise en garde contre toute tentation de voir dans l'inspiration une confirmation de la vérité humaine. Puis, à travers la lecture de Jn 21, ils introduisent la métaphore biologique de la respiration (« inspiration » et « expiration »).

L'après-midi porte sur la manière de gérer la fluidité textuelle et comment celle-ci pourrait sembler un défi pour l'inspiration. À ce propos, Matthieu Richelle (UCLouvain) propose le point de vue d'un savant biblique. Après une introduction où il situe les points de vue des bibliques et des théologiens, il donne des exemples concrets de ce que l'on appelle la « fluidité textuelle », comme Jdg 6, 8-10, qui peut être considérée comme une interpolation successive, ou Josh 8-9, un texte qui est attesté dans différentes éditions littéraires. Il explique ensuite comment la fluidité textuelle n'est pas représentée de manière adéquate dans les définitions classiques de l'inspiration : la fluidité textuelle et inspiration regardent seulement les idées retrouvées dans un texte ; tout est inspiré et, par conséquent, chaque variante textuelle aussi (inclus les « erreurs du copiste ») ; seulement certaines variantes sont inspirées ; distinction entre la Bible et la Parole de Dieu. Pour mieux saisir la « nature » du texte biblique, il propose donc plusieurs analogies ou métaphores, comme celle de l'Incarnation et de la vitalité du texte,

qui doit être attendue, mais, comme Benoît Bourguine le souligne plus tard, non pour « menacer » le concept d'inspiration, mais plutôt pour le stimuler.

Benoît Bourguine (UCLouvain) poursuit la réflexion sur la thématique de l'après-midi, en offrant le point de vue d'un théologien systématique. Il souligne d'abord la tension entre l'exégèse, qui se focalise sur la fragmentation et l'historicité des textes bibliques, et la théologie systématique, qui recherche plutôt l'unité. En reconnaissant l'hétérogénéité des points de vue et pratiques, Bourguine montre comment ces deux disciplines ne sont pas étrangères l'une à l'autre : en effet, la fluidité textuelle et l'inspiration scripturaire sont intrinsèquement liées au texte biblique, à sa genèse et à son processus d'édition, qui donne lieu à des relectures humaines de l'attestation de la Parole divine. De manière très perspicace, il souligne donc comment le texte biblique porte en lui-même, par sa nature et ses caractéristiques, les conditions et les modalités d'une collaboration pratique et d'un dialogue fructueux entre exégèse et théologie systématique. Et le symposium en est une démonstration.

La deuxième journée porte sur la « lecture inspirée ». La matinée pose la question de savoir s'il est possible une participation active à la révélation. Dans ce cadre, Mark Elliott (Wycliffe College, Toronto) montre comment les mots des Écritures codifient une expérience religieuse spéciale qui ne se contente pas de résonner avec notre communauté et une tradition, mais qui opère de manière causale dans le sens d'une cause formelle et même efficiente. En faisant dialoguer de nombreux théologiens, il montre d'abord la manière dont l'Écriture rayonne sa sainteté, il poursuit en mettant en lumière comment la révélation qui est dialectique dans sa réception, est aussi dialogique dans son origine. La Bible, en effet, est un enregistrement d'une conversation, d'une relation entre Dieu et l'humaine. Puis, il discute des dangers du personnalisme et, par conséquent, de la valeur des différents canons bibliques.

Benjamin Sommer (The Jewish Theological Seminary, New York), de sa part, propose une magistrale présentation sur la « théologie participative de la révélation », en considérant que le Pentateuque et, plus en général, la Tradition juive sont le résultat d'un dialogue entre Dieu et Israël. Pour montrer ceci, il propose d'abord une lecture minutieuse d'Ex 19–20 avec ses ambiguïtés textuelles (la signification à attribuer à l'hébreu *qol* (voix, mais aussi tonnerre) ; la manière dont Israël entend la loi directement de Dieu ; la phrase en Ex 20,1 qui manque d'un datif ; les possibles perceptions d'Israël en Ex 20,18 ; les possibles ponctuations en 19,25–20,2). Ces ambiguïtés sont attestées dans la source E du Pentateuque et sont résolues par la source D, qui clarifie les dynamiques de la révélation en Dt 4–5, en soulignant une des caractéristiques qui étaient déjà présentes *in nuce* dans la source première. Sommer montre donc comment le Pentateuque atteste plusieurs et à la fois contradictoires récits de la révélation,

qui toutefois ne doivent pas forcément être harmonisée, car il pourrait s'agir d'une stratégie intentionnelle de Dieu pour dépasser les limites de la perception humaine, qui ne pouvait assimiler un événement si extraordinaire.

La matinée se conclut avec les réponses des doctorants, membres du groupe de recherche. Les doctorants exégètes ont donc proposé une intéressante lecture du Notre Père et de ses variantes textuelles, en posant la question de comment comprendre les différentes interprétations et traductions, qui sont les résultats de choix humaines, résultat d'un contexte historique particulière et avec quelle autorité il est possible d'apporter des modifications à un texte, qui fait autorité. Les doctorants théologiens terminent la matinée, en reprenant la question de la « respiration » des Écritures. Ils soulignent comment cette formulation rend possible de surmonter une certaine méfiance théologique à l'égard de la catégorie du témoignage humain, qui pourrait sembler incapable de devenir une parole qui signifie Dieu. De cette manière, la « respiration » des Écritures indique à l'ensemble des effets de sens que le texte produit sur celui qui le lit, en considérant l'inspiration en référence aux effets de sens qu'il produit (et non plus en référence au texte dans sa matérialité culturelle).

L'après-midi porte sur la « réception comme révélation ». Régis Burnet (UCLouvain) traite de la question dans le Nouveau Testament. Il présente d'abord le cas de l'Épître de Jude, où sont attestées des citations à certains textes qui apparaissent dans le cadre du Judaïsme du Deuxième Temple et qui ne feront pas partie du *corpus* des textes de la BH (cf. Énoch). Probablement, Jd a été composé à partir des traditions écrites, mais qui s'étaient affirmé oralement. Il poursuit en posant la question de savoir les critères qui permettent d'attribuer de la valeur à un texte canonique avec des références à la littérature apocryphe. Pour répondre à la question, il passe en revue la littérature du IIIème siècle jusqu'à nos jours. Pour Tertullien, Énoch n'était pas accepté par les Juifs, car Énoch n'avait pas pu survivre au déluge (et donc l'auteur manquait d'autorité) et, car son livre aurait prophétisé la venue de Jésus ; selon Eusèbe, un livre est inspiré s'il est reçu par toutes les communautés ; selon Jérôme et Augustin, c'est l'origine apostolique et l'emploi de l'ouvrage (et non son contenu) à rendre un livre inspiré tandis que, selon Bède le Vénérable, Jd est employé dans les églises, car il n'est pas contraire à la foi. À la suite de Bède, pour valoriser la canonicité de Jd, plusieurs auteurs protestants et catholiques abandonnent le critère de l'apostolicité à faveur du critère de l'analogie de la foi et de son importance dans l'usage ecclésiastique. Aujourd'hui, il est encore aussi importante la lecture de ce texte, car il est témoin de la vie d'une communauté chrétienne d'origine juive du Ier siècle.

Mehdi Azaiez (UCLouvain) focalise ensuite l'attention sur le Coran. Il traite d'abord de l'inspiration dans la période préislamique et sur le plan linguistique (l'inspiration, *wahy*, comme communication non-forcément verbale et enveloppée de mystère) et sur le plan anthropologique (le monde en effet était vu comme un espace sacré et mystérieux habité par des êtres surnaturels et métamorphiques, qui communiquent à des personnalités humaines et médiatrices). Le Coran reprend ces notions préislamiques en le modifiant : il condamne en effet chaque êtres surnaturels et métamorphiques et affirme Allah comme figure centrale et le Coran comme sa révélation. À travers une lecture précise de Q. 26 :192-227, Azaiez montre comment le Coran définit la nature de sa révélation et décrit la manière dont les Prophètes peuvent l'accueillir. Enfin, il souligne à travers la lecture de Q. 5 :32 parallèle à Sanhédrin (traité) 4 :5 et de Q. 19 :16-33 parallèle à Lc 1 :26-38 ; au Protévangile de Jacques 11 :1-3 ; 17 :10-11 et à l'Évangile du Pseudo-Matthieu 20 :1-2 comment le Coran intègre, réécrit et canonise dans une nouvelle forme des récits de la tradition juive et chrétienne.

Le colloque a donc représenté l'aboutissement du travail réalisé par notre groupe de recherche « Écritures et Théologie » pendant l'année académique 2022-2023 à travers l'écoute et le dialogue avec des points de repère dans ce domaine. Il a été aussi bien un bon moment d'échange entre les participants. Chaque journée s'est en effet conclue avec une « discussion » ou, mieux, une « conversation » entre théologiens, exégètes, au début ou au milieu de leur recherche, autour les thématiques traitées et les pistes encore à explorer. À ce propos, une thématique, qui a été souvent touchée et sur laquelle une réflexion plus approfondie s'impose, est la place des canons et leurs formations. Les actes du colloque, qui seront publiés dans la collection « Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium » de la maison édition Peeters, sont attendus avec impatience.

Beatrice Bonanno